*Une «Période sans nom». Les années 1780-1820 et la
fabrique de l'histoire littéraire, sous la direction de
Fabienne BERCEGOL, Stéphanie GENAND et Florence
LOTTERIE*

Catherine Thomas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/11766>

DOI : 10.4000/studifrancesi.11766

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 135-136

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Catherine Thomas, « *Une «Période sans nom». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire, sous la direction de Fabienne BERCEGOL, Stéphanie GENAND et Florence LOTTERIE* », *Studi Francesi* [En ligne], 184 (LXII | I) | 2018, mis en ligne le 03 juillet 2018, consulté le 16 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/11766> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.11766>

Ce document a été généré automatiquement le 16 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Une «Période sans nom». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire, sous la direction de Fabienne BERCEGOL, Stéphanie GENAND et Florence LOTTERIE

Catherine Thomas

RÉFÉRENCE

Une «Période sans nom». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire, sous la direction de Fabienne BERCEGOL, Stéphanie GENAND et Florence LOTTERIE, Paris, Classiques Garnier, 2016, «Rencontres», 452 pp.

- 1 Le volume dirigé par Fabienne BERCEGOL, Stéphanie GENAND et Florence LOTTERIE rassemble les actes d'un colloque réunissant dix-huitiémistes et dix-neuviémistes, tenu à Toulouse en avril 2014. L'introduction de Florence LOTTERIE (pp. 7-34) en précise les enjeux: examinant une époque traditionnellement considérée comme transitoire, flottante entre deux mouvements majeurs que sont les Lumières et le Romantisme, perpétuellement ramenée à sa dimension politique, l'ouvrage se garde non seulement de la nommer, validant ainsi une formule d'abord employée par Simone Balayé et Jean Roussel, mais aussi d'en fixer trop rigoureusement les limites chronologiques ou d'en extraire une irréductible cohérence: il s'agit au contraire d'en montrer la dynamique complexité, et d'interroger à travers elle les outils de l'histoire littéraire que sont la pensée séculaire, le découpage par périodes historiques, la simplification de réalités complexes, la construction de figures saillantes en écrivains majeurs ou marginaux.
- 2 La première partie («Échelles historiographiques») s'ouvre par un article de Michel DELON (pp. 37-49) qui offre un bilan des principales études portant sur les années

1780-1820, depuis le début du ^{xx}^e siècle jusqu'à nos jours en passant par 1972, date à laquelle se tint à Clermont-Ferrand l'important colloque *Le Prérromantisme, hypothèse ou hypothèque*. Michel Delon souligne que si cette période est aujourd'hui mieux connue, ses limites chronologiques et sa dénomination ne cessent d'évoluer en fonction des perspectives de recherches à partir desquelles on l'envisage. Les deux articles suivants analysent le discours critique formulé par des historiens du ^{xix}^e siècle: Mariane BURY, qui s'intéresse à la place des années 1780-1820 dans les cours et les manuels d'histoire de la littérature française de Villemain à Lanson (pp. 51-69), montre que la représentation de cette période se construit, dans ces textes, autour d'un événement, la Révolution française, et de figures majeures incarnant la fin d'une époque, comme Delille, ou un renouveau, comme Chateaubriand. L'identification de périodes littéraires s'ajoute alors aux découpages politiques ou séculaires pour permettre à la «période sans nom», conçue comme intermédiaire, de s'inscrire dans une continuité. Étudiant l'histoire générale, Claude MILLET (pp. 73-83) insiste au contraire sur l'importance de la notion de siècle pour les historiens qui se penchent sur la période postrévolutionnaire, et montre comment le prisme politique prend alors le pas sur le littéraire, au point de l'occulter.

- 3 Plusieurs articles contribuent ensuite à explorer la manière dont l'histoire littéraire s'est constituée dans le discours critique d'écrivains au ^{xix}^e siècle, chacun rappelant l'importance du contexte politique et des positions tant idéologiques qu'esthétiques des auteurs dans cette écriture de l'histoire immédiate ou du passé récent: Jean-Noël PASCAL (pp. 85-101) souligne les enjeux du *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature depuis 1789* d'André Chénier; Paul KOMPANIETZ s'intéresse à *Nodier et la littérature de la Révolution* (pp. 127-141), tandis que Pierre GLAUDES (pp. 143-164) analyse le regard que porte Barbey d'Aurevilly sur les lettres du Consulat et de l'Empire, et plus précisément sur Mme de Staël, rare figure émergente à ses yeux dans une période considérée comme peu fertile. Une réflexion sur la place des femmes dans l'histoire littéraire s'inscrit naturellement dans cette approche soucieuse d'appréhender l'époque en ses nuances et sa complexité: elle prend forme à travers un questionnement sur «la femme auteur» (pp. 167-188) nourri par Catriona SETH, l'étude du discours historiographique de Mme de Genlis par Fabienne BERCEGOL (pp. 189-204) ou la réception des œuvres de Sophie Cottin et de Claire de Duras, analysée respectivement par Silvia LORUSSO (pp. 205-222) et Amélie LEGRAND (pp. 223-239). Les contributions de Claire JAQUIER (pp. 103-115) et Jean-Daniel CANDAU (pp. 117-125) nous invitent, quant à elles, à explorer la dimension européenne de la période abordée à travers l'exemple de la Suisse: la première porte sur la poésie nationale suisse en langue française des années 1780, la seconde sur la place de la littérature dans la «Bibliothèque britannique», périodique scientifique et littéraire paru à Genève entre 1796 et 1815.
- 4 La deuxième partie de l'ouvrage, intitulée «Vertus de l'inassignable», met l'accent sur la façon dont le romantisme, conçu comme modernité littéraire, construit une histoire qui fonde et légitime sa propre esthétique. José-Luis DIAZ (pp. 243-271) insiste sur l'importance que prennent les années 1780-1820 dans la critique de Sainte-Beuve entre 1832 et 1849. L'étude de ses *Portraits* comparés au cours public qu'il prononça à Liège de 1848 à 1849 (*Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, publié en 1860) permet d'analyser le rôle qu'il joua dans la «fabrique» de l'histoire littéraire. Si le cours tend vers une vision d'ensemble organisée autour de la figure de Chateaubriand, les *Portraits* permettent une approche plus sensible et plus poétique des modes littéraires, des affinités entre auteurs et de figures comprises comme des précurseurs ou des frères

ânés. L'article d'Emmanuelle TABET ("*Le Génie de christianisme*", *une littérature nouvelle?*, pp. 273-287) s'intéresse à la constitution d'un mythe littéraire en montrant comment Chateaubriand fait de son ouvrage l'expression d'une rupture tant chronologique que littéraire, religieuse que philosophique. Il n'en inaugure pas moins, selon E. Tabert, une littérature nouvelle «qui sera une littérature profondément mémorielle», et dont les *Mémoires* offrent la forme amplifiée. Sébastien BAUDOUIN (pp. 305-320) revient, quant à lui, sur cette position de père du romantisme attribuée à Chateaubriand et en partie revendiquée par lui, éclairant ainsi la relation ambiguë qu'entretient l'auteur avec ce mouvement. C'est une autre figure majeure de l'époque qu'étudie Béatrice DIDIER, qui examine à travers l'exemple de Benjamin Constant *la transformation des images du sacré des Lumières au Romantisme* (pp. 289-303). Ainsi apparaît le rôle que jouent les écrivains dans l'élaboration de l'histoire et dans la mémoire des événements, comme le montre encore l'article de Stéphane ZEKIAN (pp. 321-337): analysant les «illusions d'optique» que peuvent constituer les controverses poétiques dans l'historiographie littéraire, il révèle comment les romantiques interprètent 1800 à la lumière de 1830 et de l'opposition classicisme/romantisme alors à son apogée, maintenant dans l'ombre, dans le même mouvement, des clivages et des figures qui ne trouvent pas leur place ou leur sens dans cet antagonisme. Et c'est encore ce phénomène d'occultation que met en lumière Patrick MAROT dans son article sur *Le premier romantisme français dans l'ombre portée du romantisme allemand* (pp. 339-355).

- 5 Enfin les quatre derniers articles permettent d'approfondir la réflexion, maintenue tout au long de l'ouvrage, autour du phénomène de relégation ou de valorisation des écrivains dans le discours savant, qu'ils aient connu le succès en leur temps, comme Pigault-Lebrun, étudié par Shelly CHARLES (pp. 359-380), et Mme de Staël, dont Stéphanie GENAND (pp. 405-414) retrace l'encombrante postérité; ou qu'ils peinent à trouver un public, comme Isabelle de Charrière étudiée par Valérie COSSY (pp. 381-404). Étienne BEAULIEU saisit, quant à lui, dans *le stoïcisme post-révolutionnaire de Joseph Joubert* (pp. 315-425), le climat particulier d'une époque vécue comme un temps «en puissance, tout en potentialité et en retenue avant le passage à l'acte».
- 6 Ce beau volume, qui fait avancer notre connaissance d'une époque singulière et notre réflexion sur les méthodes de l'histoire littéraire de manière particulièrement stimulante, est complété par un index des noms d'auteurs.